

■ ■ ■ exceptions. Et cela est dû, je vous le répète, à cette façon terrible qu'ont la calomnie, la mesquinerie, la déformation de l'œuvre, etc., de poursuivre leur sale travail alors même que l'homme n'est plus là. Ou, pour dire autrement la même chose, c'est dû à la longueur de l'ombre que projette un grand vivant sur son œuvre. C'est ainsi.

Donc pas de réhabilitation posthume ?

Pas pour le moment, non. J'aimerais bien vous dire le contraire. J'aimerais vous dire que l'œuvre de Gary est comme ces lettres perdues qui tardent à trouver leur destinataire, mais qui finissent tout de même bien, un jour, par arriver. Malheureusement, ce n'est pas le cas. Pour l'heure, on n'est pas dans l'hypothèse de la lettre perdue mais de la lettre au rebut dont parle Melville dans *Bartleby...* C'est triste. C'est très triste. Mais, je vous le répète, c'est ainsi.

Est-ce le goût des masques, sensible dans l'affaire Ajar, qui vous a attiré chez Gary, comme vous semblez le suggérer dans Comédie ? Est-ce, autrement dit, ce qui rappelle et répète la prédilection de Pessoa pour les hétéronymes qui vous a porté vers lui ?

Oui, bien sûr, il y a de ça. Il y a ce goût de l'être multiple – Shatan Bogat, Fosco Sinibaldi, Ajar, Gary lui-même qui, comme vous savez, était aussi et déjà un pseudonyme – qu'il a porté à l'extrême et dont on a pris conscience après sa mort. Mais il y a aussi autre chose. J'ai un peu connu Gary. Je l'ai vu, assez régulièrement, dans les deux dernières années de sa vie. Or j'ai été victime, moi aussi, du cliché idiot qui en faisait une sorte de baroudeur, d'aventurier des lettres, de Joseph Kessel en plus pittoresque encore, de *condottiere* haut en couleur qui valait moins par ses livres que par son personnage et son allure. Et je ne l'ai donc, à l'époque, pas tellement lu moi non plus. D'où, je pense, un sentiment de culpabilité. D'où, aujourd'hui, vingt ans après, le sentiment d'avoir participé à une injustice – et d'avoir à la réparer. C'est un peu dans cet esprit que j'ai écrit le chapitre de *Comédie* que j'ai consacré à l'affaire Émile Ajar.

Vous avez un souvenir exact du jour de sa mort ?

Oui. C'est drôle que vous me demandiez ça. Il y a des gens qui se souviennent de ce qu'ils étaient en train de faire à l'instant de la mort de Kennedy, ou de l'attentat du 11 Septembre, ou du premier homme qui a marché sur la Lune... Eh bien moi je me souviens très précisément de ce que j'étais en train de faire, de l'état d'esprit qui était le mien, à l'instant où une amie m'a annoncé, au téléphone, la mort de Romain Gary. J'étais chez moi, près de la mère de mon fils qui allait naître quelques jours plus tard. J'étais en train de finir de corriger les premières épreuves de *L'Idéologie française*. Et je m'en souviens parce que ce fut un choc, vraiment – et parce que c'est sous le coup de ce choc que je me suis mis, presque aussitôt, à lire et à m'aventurer, donc, dans ce véritable continent littéraire bâti sous le signe du déguisement, du masque, du travestissement, du double jeu.

Quelle définition implicite donne de la littérature ce jeu sur les doubles ? Celle d'un arrachement à soi ? D'une liberté d'allure et de pensée par rapport à la religion identitaire ?

C'est cela, oui. Ce qu'il nous dit d'abord, c'est que la littérature n'est pas l'émanation d'un sujet. Mais que c'est le sujet qui est l'émanation de la littérature.

Un « antisubjectivisme » extrême, donc...

Dans la famille d'écrivains à laquelle je m'intéresse, il n'y a pas d'abord un sujet qui va nous donner des livres comme un pommier donne des pommes et qui, pour peu qu'il évolue, pour peu qu'il change avec le temps et se métamorphose, va donner des livres différents : période bleue, période rose, période noire... Non. Au commencement est le sujet, d'accord. Mais un sujet totalement concentré sur le livre à venir, tellement concentré qu'il finit par se confondre avec lui et qu'il est, tout bien considéré, un sujet quasi vide de substance. Antisubjectivisme de Gary. Vertige d'un écrivain qui produisait un moi social pour amuser la galerie et qui, à l'abri de ce moi social, faisait se dérouler une tout autre partie, une tout autre dramaturgie, où se produisaient, de livre en livre, autant d'hologrammes de soi, d'un autre soi, de ce soi secret, invisible autrement, imperceptible, qui est le sujet même de la littérature. Cet art-là, Gary l'a illustré d'une manière éclatante. Il a été un contre-Sainte Beuve à lui tout seul. Il a vécu, comme personne, réellement comme personne, dans sa tête puis, hélas ! dans sa chair, cette épreuve de l'automultiplication. **S'il s'est suicidé, c'est donc parce que cette dissémination de soi, pour créatrice qu'elle soit sur le plan littéraire, n'en est pas moins invivable ?**

Voilà.

N'y a-t-il pas un moment où cette multiplication a fini par influencer sur le style de Gary et où il s'est mis à « ajariser » ?

Je ne dirais pas les choses comme ça. Car cela laisse supposer qu'il y aurait « un » style de Gary qu'Ajar aurait investi. Or ce n'est pas du tout cela. Gary n'a pas de style et les a tous. Gary est le nom de cette prolifération sans fin, sans loi, où l'on ne voit jamais une identité prendre le pas sur une autre. Regardez. En pleine époque Ajar, il écrit *Clair de femme...* L'année de *La nuit sera calme*, il publie *Les Têtes de Stéphanie* sous le nom de Shatan Bogat... Et voilà Fosco Sinibaldi qui déboule en pleine écriture de *La Promesse de l'aube...* Je crois qu'il faut se faire à cette idée qu'il n'y a pas un Gary premier qui aurait engendré tous ses doubles. Dire qu'il était passé maître dans cet art des doubles, dire qu'il était imbattable dans cette guerre des hétéronymes et de leur pantomime, c'est admettre cette particularité absolue dont je ne connais pas tellement d'autres exemples : pas de matrice, encore moins de « patrice » ; pas de nom premier, paternel si vous préférez, qui aurait engendré ce jeu ; particularité qui, soit dit en passant, est assez raccord avec cette névrose paternelle dont nous parlent les biographes et qui était le fait du vrai Gary, du Gary réel, du Gary de chair.

Donc un irréductible dimension de jeu ?

Oui. Et même de carnaval. Il y a, dans ses livres, toute une dimension rabelaisienne, un grand rire incessant, un art très « Alfred Jarry » de dégonfler les baudruches, toutes les baudruches, y compris et peut-être d'abord soi-même comme baudruche. Un exemple. La façon dont Gary ne cesse de